

ROBERT WALSER
FELIX
EDITIONS ZOE
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR GILBERT MUSY



FÉLIX

ROBERT WALSER

FÉLIX

traduit de l'allemand
par Gilbert Musy

EDITIONS ZOÉ

«Félix» a été créé le 7 février 1989 à Genève au Foyer-Théâtre du Grütli par Claude Thébert et Anne-Marie Delbart dans une scénographie de Gilles Lambert.

Titre original: «*Felix*»-Szenen

Mit freundlicher Genehmigung der Inhaberin der Rechte,
der Carl Seelig-Stiftung, Zürich.

©1986, Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main.

Alle Rechte vorbehalten

©1989, Editions Zoé, 20 avenue Cardinal-Mermillod,

CH-1227 Carouge-Genève et Gilbert Musy

pour la traduction française

Conception et réalisation de la couverture Roger Pfund

Illustration: Robert Walser peint par son frère dans le rôle du brigand.

Document prêté par les Archives Robert Walser, Zurich.

ISBN 8-88182-053-0

[1]

Devant le magasin de ses parents. Félix est âgé d'environ quatre à six ans.

Félix: C'est fou toutes ces idées qui me viennent, alors que je suis encore si petit. On peut bien me traiter de bambin. Les hirondelles traversent la ruelle à tire d'aile, si près des gens qu'elles les effleurent. Tous mes frères et soeurs vont déjà à l'école. A la maison, ils font les devoirs qu'on leur a dictés là-bas. Je suis assez impressionné de comprendre tant de choses déjà. Pour cette même raison, d'autres m'apprécient nettement moins, ce que je peux comprendre. Qu'il est beau d'être si petit. On n'est responsable de rien du tout. A bien des égards, je reste un véritable mystère à mes propres yeux. Toutes ces belles marchandises dans la vitrine. Tout au fond, vers la venelle, il y a le bureau de mon père: j'ai déjà une certaine intuition de la fonction d'un tel bureau. Ma soeur, qui est plus jeune que moi, me paraît très exigeante. Elle a un besoin dont je me suis débarrassé depuis longtemps: il faut en permanence qu'elle ait une lolette à la bouche, sans quoi la situation devient pénible pour elle, insupportable.

table. Qu'on puisse se mettre dans un tel état de dépendance! Je me moque d'elle et quand elle s'en aperçoit, elle se met à manifester bien haut son mécontentement; vexée, elle exprime son dépit par des traits si douloureux que j'en reste tout marri. Quelle sensibilité chez les gens qui se laissent gâter! Je suis étonné moi-même de mon éloquence: je n'ai que quatre ans. Jamais je ne me serais cru si perspicace, si avisé et si clairvoyant. Je m'enchantement littéralement. Ce que ça doit être agréable d'être content de moi. Je sens quel bonheur je procure à ceux qu'il me plaît de satisfaire en étant sage. Les grands s'occupent de la nourriture. C'est à eux qu'appartiennent les lits où l'on dort. La découverte des premières étincelles de savoir rend probablement l'existence plus agréable que la possession de tout le savoir accumulé; cette dernière doit être assez pesante et lourde à porter. Ma mère est toujours pressée comme si elle ne trouvait pas le temps de faire toutes sortes de choses à quoi elle voudrait bien se consacrer. Elle s'occuperait de moi, si la chose lui était permise. Mais il semble qu'elle a bien trop à faire, et je me fais presque du souci de n'avoir pas de souci. Je me languis d'en avoir. Quand je serai devenu adulte, je n'aurai peut-être plus à me plaindre d'un tel manque. Ce que les maisons sont hautes. Voici que les écoliers sortent de l'école: c'est la récréation. Le boucher, le boulanger et le tailleur, le cordonnier, le menuisier sont des maîtres d'état. On appelle terre, je crois, ce sur quoi je suis debout. J'ai le sentiment que notre bonne ne m'aime pas spécialement. Au-dessus de moi, ce ciel.

La mère: Qu'est-ce que tu fais là?

Félix: Rien.

[2]

Dans les jardins du restaurant du Tilleul. Des tables et des bancs. Les buissons sont d'un vert tendre. Les cerisiers sont en fleurs dans les champs. La famille est au grand complet. C'est dimanche. Félix a vidé le fond de la bière de quelqu'un. On découvre son inconduite. Il est battu. Ce qui le remplit de satisfaction. On peut dire que les coups rétablissent son équilibre. Son impertinence l'a ravi, et la correction l'a remis à sa place.

[3]

Dans la cour de leur père, où sont empilées des caisses, Adelbert et Félix.

Adelbert: Qu'est-ce qu'on fait?

Félix: J'aurais bien envie de faire une bêtise.

Adelbert: Moi aussi.

Félix: Est-ce que ce n'est pas César qui arrive, là-bas?

Adelbert: Faisons-lui déguster nos forces réunies. Qu'il apprenne l'effet que ça produit, de se promener non-chalamment dans la venelle. Je suis offensé par son expression insouciante.

Félix: Moi aussi. Il y a quelque chose d'irritant dans sa démarche.

Adelbert: Cet air d'être sans but ni intention constitue une véritable provocation.

Félix: Postulons qu'il est notre ennemi.

Adelbert: Ce qui nous fournira une raison de nous jeter sur lui et toute son imprudence.

Félix: Il ne pense à rien.

Adelbert: C'est d'une insolence!

Félix: La simplicité avec laquelle il prend la vie nous inspire l'idée de le punir.

Adelbert: Il mérite une bonne raclée, ne serait-ce que parce qu'il est le fils d'un menuisier.

Félix: Ton explication me convainc. Mais voici...

(Ils tombent sur César et l'entraînent dans la cour)

Félix: César, tu es notre prisonnier. Si tu fais mine de bouger, je te jette à terre.

Adelbert: Qu'il est divin de voir trembler son semblable devant soi. Ton nom, mon gaillard.

César: Vous savez très bien qui je suis.

Félix: Tu nous connais?

César: Et pourquoi je ne vous connaîtrais pas?

Adelbert: Quelle outrecuidance! s'imaginer nous connaître déjà.

Félix: Il va apprendre à nous connaître.

Adelbert: Supplie-nous d'être miséricordieux.

César: Vous devriez ne pas oublier que quand mon père apprendra quel traitement indigne vous m'infligez, il en parlera au vôtre.

Adelbert: Voilà qui mérite un coup sur la tête.

Félix: Je ne l'aurais pas cru capable d'autant de sang-froid, d'une réflexion aussi pondérée.

Adelbert: Il paraît moins bête qu'il n'essaie d'en avoir l'air.

Félix: Son attitude correcte devrait nous inciter à nous entendre avec lui.

Adelbert: Ainsi donc, tu ne veux pas nous demander pardon pour ta déambulation insouciant?

César: Cela m'est impossible, avec la meilleure volonté du monde. Je suis convaincu du reste que vous ne commettrez rien d'irréfléchi.

Adelbert: Sa volubilité est digne d'éloge.

Félix: Si tu acceptes gentiment une gifle, tu seras relâché.

César: Je ne tolérerai aucune humiliation et ni n'entre-rais en matière sur aucune exigence impudente.

Félix: Pousse-le, qu'il débarrasse cette cour.

Adelbert: Je le méprise de n'avoir pas voulu se laisser mépriser par nous.

Félix: Bien dit.

César: Adieu donc. (*Il sort*)

Adelbert: Nous nous sommes laissé influencer par lui. Viens, suivons-le. Qui sait s'il n'en sortira pas quelque chose d'amusant pour nous.

La mère ouvre la fenêtre.

La mère: Vous ne pourriez pas faire moins de bruit quand votre frère souffre tellement. Il gémit, et vous faites du chahut.

Félix: Tous les garçons sont d'accord sur ce point: il faut entreprendre quelque chose pour avoir du plaisir. Nous sommes en bonne santé, et nous cherchons à nous mouvoir librement.

La mère: Eh oui, il y en a un qui est malade, et vous n'y pensez pas. Vous devriez avoir honte.